

Sylviane détestait être en retard les jours de marché. Après il faisait chaud et c'était impossible de se garer. Elle jeta un œil à l'horloge sur le tableau de bord et accéléra dans la descente. Dans le poste, un animateur enthousiaste annonçait le programme des festivités du 14 juillet. Sylviane éteignit la radio. La cohue, les pétards et les odeurs de merguez lui donnaient déjà la migraine. Devant elle, une vieille Polo semblait profiter du paysage.

— Mais avance, bon Dieu ! s'égosilla Sylviane.

Elle passa la seconde brusquement et déboîta sur la file de gauche pour doubler. Arrivée au niveau du conducteur – un vieux monsieur aux verres épais, le nez collé sur le volant – elle klaxonna.

— C'est pas un sentier de randonnée ! cracha-t-elle à travers la fenêtre.

Ragaillardie par cette mise au point, Sylviane ajouta trois belles pêches à sa liste de courses. Cent grammes d'olives vertes, deux courgettes, une baguette pas trop cuite. Bon Dieu ce qu'il pouvait faire chaud ! Elle manipula le bouton de l'air conditionné tout en songeant à tout ce qu'il lui restait à faire. Tu es trop gentille ma vieille, pensa-t-elle. Elle demandait pas grand-chose pourtant ! Juste que la Paulette soit à l'heure. C'était quand même pas la mer à boire comparé à ceux qui priaient pour la paix dans le monde, non ? Et puis elle devait avoir une sorte de crédit

auprès du vieux barbu là-haut avec tout ce qu'elle faisait pour les autres ! Le ménage chez madame Méli, les comptes du vieux Gaston et puis le marché avec la Paulette. C'était pas pour ce qu'on la payait hein !

Tout en prêchant pour sa paroisse, Sylviane s'engagea dans le chemin des Mésanges. Elle plissa les yeux ; au loin se dessinait la petite maison et son portail recouvert de glycine.

Et devant, aucun signe de Paulette.

Sylviane jura. C'était pas faute de lui avoir répété pourtant ! Il fallait que la Paulette se tienne prête devant le portillon à 8 h 30 précises pour qu'elles puissent repartir aussitôt et se garer près de l'église. Le parking était gratuit et il n'y avait pas beaucoup à marcher. Et puis plus on arrivait tôt, moins les fruits étaient abîmés. Sylviane n'aimait pas l'idée que ce qu'elle mange ait été tripoté par des dizaines de badauds. Surtout en cette saison.

Pourtant, chaque mardi matin, invariablement, Paulette était en retard. Il fallait encore qu'elle passe aux toilettes. Qu'elle glisse une lettre dans une enveloppe. Qu'elle mette la main sur son porte-monnaie. Dieu sait quoi encore ! À se demander si elle ne le faisait pas exprès.

Sylviane ramassa à la hâte le courrier qui traînait sur le seuil et claqua la porte derrière elle. Elle s'essuya la lèvre supérieure du revers de la main et s'éventa avec un prospectus en maugréant. Là, c'était sûr, on allait devoir se garer au parking du centre commercial. Si on trouvait de la place !

— Madame Paulette ? Madame Paulette, il faut y aller ! lança-t-elle depuis l'entrée.

Une odeur de brûlé lui sauta à la gorge. Elle se dirigea vers la cuisine, lâcha un juron et s'empressa d'éteindre le four. À l'intérieur, un gratin de pâtes partait en fumée. Elle ouvrit la fenêtre et agita le torchon pour faire courant d'air.

— Madame Paulette ?

Elle frappa à la porte de la salle de bains, guettant un

signe de la vieille dame. En réponse au silence, elle se dirigea vers le bureau. Une bouffée d'air chaud s'engouffra dans la pièce quand Sylviane ouvrit les volets. Par la fenêtre, elle avisa Paulette. Debout au fond du jardin, celle-ci semblait chercher quelque chose des yeux. Sylviane cria :

— Madame Paulette ! Je suis là ! Vous êtes prête ?

Puis plus fort :

— Madame Paulette ! Il faut y aller !

Elle leva les yeux au ciel. Il y avait des jours comme ça où mieux valait rester couché. Elle pensa aux bouchons qui étaient en train de se former place de l'Église et aux doigts sales qui tâtaient les pêches. Elle grinça des dents et se hâta de rejoindre le jardin entretenu. Son regard balaya les massifs de fleurs et les arbustes à la recherche de la vieille dame. Elle fit le tour du petit bassin, dépassa l'abri à bois. Aucune trace de Paulette. Un mauvais pressentiment la saisit. Elle s'élança vers la cabane à outils aussi vite que ses jambes courtes le permettaient. Le matériel de jardin ! Son cœur s'accéléra. Doux Jésus ! Pourvu que...

— Bouh !

Sylviane fit un bond, une main sur le cœur. Accroupie derrière les agapanthes, Paulette éclata de rire.

— Oh ! Vous auriez dû voir votre tête !

Debout au milieu du jardin, vêtue d'un manteau de vison et de bottes de neige, Paulette la tenait en joue avec un tuyau d'arrosage. Sylviane resta interdite.

— Mais enfin madame Paulette, qu'est-ce que... balbutia Sylviane. Enlevez-moi donc ce manteau ! Vous allez tomber de chaleur !

— Regardez ce petit moineau ! On dirait qu'il me parle ! répondit Paulette en désignant la branche d'un marronnier.

Elle marqua une pause puis, tel un chef d'orchestre, se mit à diriger l'oiseau d'une baguette imaginaire.

— Mais qu'est-ce que vous attendez ? Il faut qu'on y aille ! la gronda Sylviane.

La vieille dame la fit taire d'un doigt sur la bouche avant de saluer cérémonieusement son public.

En d'autres occasions, Sylviane aurait pu croire à une caméra cachée. Mais l'heure qui tournait n'était pas à la rigolade. Elle attrapa le bras de Paulette qui à présent se cachait derrière un tronc d'arbre.

— Dites donc ! On ne vous a jamais appris qu'il fallait compter jusqu'à dix ? Tricheuse, va !

Paulette, hilare, se laissa entraîner dans la maison. Sylviane secoua la tête, exaspérée. La journée commençait bien, tiens ! Ça lui apprendrait à être aussi gentille. Déjà qu'elle faisait un détour, avec le prix de l'essence et tout, voilà maintenant que la vieille se mettait à perdre la boule. Sylviane la débarrassa de son manteau de fourrure et ferma à clef la maison sous le bavardage sans queue ni tête de la vieille dame. Elle la prit par le bras et la conduisit d'un pas vif vers la voiture. Philippe et elle allaient avoir une sérieuse conversation. Elle voulait bien rendre service, mais il y avait des limites ! Ce cirque ne pouvait plus durer !

Paulette reposa sa fourchette.
Le vin était chaud et la viande pleine de nerfs. Non pas que ça la surprenne. C'était juste un peu lassant.

— Au fait Maman, tu te souviens que nous partons en vacances la semaine prochaine... lança Philippe.

Paulette remercia le ciel d'avoir inventé les congés payés. Cela lui épargnerait la cuisine de sa belle-fille pour les trois prochaines semaines. Corinne s'anima à son tour :

— On va en profiter pour fêter la promotion de Philippe. Hein, Philippe, tu as dit à ta maman ?

Philippe affecta un air faussement modeste. La cinquantaine, le visage rond et plutôt bonhomme, il était avocat dans un cabinet d'affaires. À ce que Paulette en avait compris, il défendait des assureurs contre des arnaques à la carte bancaire – la version édulcorée et ennuyeuse des magistrats pleins de verve qu'on voyait parfois à la télévision.

— Une promotion ? l'encouragea Paulette.

Voilà qui tombait à pic.

De l'autre côté du salon, affalés au pied du canapé, Théo et Alexis se disputaient la manette du jeu vidéo. Comme chaque dimanche, Paulette tâcha de se rappeler leur âge – en vain. Quatorze ? Treize ? Les mèches grasses qui leur dégouлинаient sur le visage rendaient vaine toute tentative de datation. Ils ressemblaient à s'y méprendre à leur mère, ce qui n'aidait pas Paulette lorsqu'elle fouillait en elle-même

à la recherche de quelque sentiment qui puisse ressembler à de l'amour grand-maternel.

— Alexis ! Laisse ton frère jouer un peu ! ordonna Corinne avant de se lever pour chercher la suite.

Alexis lâcha un rot sonore. Philippe, le nez sur l'écran de son téléphone, ne releva pas. Paulette lui trouva un air soucieux. Cela avait-il à voir avec elle ? Se faisait-il du mouron pour sa pauvre mère qui, à ce qu'on lui avait rapporté, semblait avoir perdu le nord ? Paulette sourit en elle-même. Grand bien lui fasse ! Après tout, cela faisait partie du plan qu'elle échafaudait minutieusement depuis plusieurs semaines. Il fallait agir vite et bien. Et tant pis si Philippe en retirait quelques rides supplémentaires. Sans qu'il le sache, Paulette lui avait servi la solution sur un plateau d'argent. Pour elle, une retraite dorée dans le sud de la France, à l'abri des regards et des gigots trop cuits, pour Philippe, le sentiment réconfortant d'avoir mis sa mère entre de bonnes mains.

Paulette jeta un œil à l'horloge. Ce déjeuner n'en finissait plus. Allaient-ils enfin aborder le sujet ? Corinne revint quelques instants plus tard avec son traditionnel tiramisu dans les bras. Et comme chaque dimanche, Philippe la complimenta. Paulette réprima un haut-le-cœur à la vue du biscuit gorgé de café.

— Paulette, vous me donnez votre assiette ? dit Corinne.

Ce ton mielleux qu'affectait sa belle-fille en présence de son fils lui mettait le cœur au bord des lèvres. Corinne minaudait comme une adolescente, boudinée dans des jupes trop courtes, ses chairs exposées dans des décolletés outrageux. De quoi vous dissuader de finir votre assiette si les talents culinaires de la maîtresse de maison ne vous avaient pas déjà coupé l'appétit. Corinne embrassait son mari à table et gloussait à chacune de ses plaisanteries. Ce qui aurait pu être perçu comme charmant chez un couple

de jeunes mariés avait tout du ridicule chez ce couple de quinquas. Paulette n'était pas dupe : avec son œil de travers et ses bourrelets, Corinne pouvait se vanter d'avoir fait une belle affaire. Dieu sait comment elle avait réussi à attirer l'attention de son fils. Paulette avait à peine fait sa connaissance qu'ils se disaient oui devant monsieur le maire. Corinne avait tiré le gros lot et prenait du plaisir à jouer l'épouse formidable. En tout cas, devant son mari. En son absence, elle laissait tomber le masque, sans trop d'égards pour sa belle-mère. La vieille dame, en retour, chérissait les moments où elle et son fils se retrouvaient seuls, regrettant toutefois qu'ils se fissent de plus en plus rares.

Paulette tendit son assiette à Corinne et en profita pour renverser son verre d'un mouvement du coude. Le vin s'écoula sur la table, défigurant la nappe en lin blanc d'une vilaine tache sombre. Il fallait bien mettre un peu d'ambiance.

— Oh ! Quelle maladroite ! Pardonnez-moi !

Philippe lâcha son téléphone et se précipita pour éponger avec sa serviette. Corinne hurla :

— Philippe arrête ! C'est pire quand tu fais ça !

Les lèvres pincées, elle partit sans un mot chercher du gros sel à la cuisine. Paulette gloussa intérieurement, réprimant avec peine le rire qui lui secouait le ventre. Avec un peu de chance, elle trouverait quelqu'un à asticoter dans ce qui serait bientôt sa nouvelle demeure. Les yeux rêveurs, elle tourna sa cuillère dans le dessert spongieux. Elle repensa avec ravissement à la photo du restaurant étoilé figurant sur la plaquette du Domaine des Hauts-de-Gassan. Celle-ci promettait des menus raffinés servis à l'assiette comme au restaurant, des petits déjeuners en chambre et des goûters gastronomiques. Sur la première page, un ancien manoir invitait à une retraite enchantée dans le sud de la France. Vingt-quatre chambres décorées avec soin accueilleraient des pensionnaires dont l'âge avancé n'avait

d'égal que le bon goût. Évocatrice des palais vénitiens, la façade aux tons roses surplombait des jardins entretenus. Les balcons quant à eux offraient une vue imprenable sur la baie. Dans la cour, un puits en marbre de Vérone agrémenté de bas-reliefs jouxtait une fontaine où siégeait une Vénus accroupie. Golf, piscine chauffée et cadre intérieur tout aussi prestigieux complétaient ce tableau idyllique à l'inspiration catalane. Paulette connaissait chaque détail du Domaine sans jamais y avoir mis les pieds : en fermant les yeux, elle pouvait sentir la fraîcheur du marbre, le velours des salons cossus, l'odeur de cire du mobilier d'époque, le soyeux des nappes blanches et le tintement cristallin de la verrerie. C'est ainsi qu'elle s'était résolue à en devenir la nouvelle pensionnaire. Le Domaine des Hauts-de-Gassan et ses arbres centenaires occupait ses jours et ses nuits. Peu importait de savoir ce qui poussait Paulette à quitter sa maison au demeurant confortable pour un pensionnat médicalisé de luxe. Une chose était certaine néanmoins : la distance que ce déménagement mettrait entre elle et sa belle-fille n'était pas pour lui déplaire.

Paulette avait appelé sous un faux nom pour s'assurer qu'il leur restait de la place et en avait profité pour demander qu'une dizaine de plaquettes de présentation soit envoyée à Philippe. De quoi susciter sa curiosité. Entre-temps, Sylviane devait s'être chargée de communiquer à son fils son inquiétude sur la santé mentale de la vieille dame. Paulette avait ainsi préparé chacune des visites de Sylviane avec soin. Tantôt elle rangeait le beurre dans la bibliothèque et les livres dans le frigo, tantôt elle salait son thé et dispersait des pétales de blé soufflé dans son bain. Quand elle n'enfilait pas une robe de soirée et les palmes de son petit-fils, elle retapissait les murs avec sa collection de timbres. Il lui semblait qu'elle avait porté le coup de grâce le jour où elle avait étendu ses culottes sur le portail.

— Délicieux ce tiramisu, Corinne ! La vie de femme au foyer ne vous réussit pas trop mal finalement !

— Maman, Corinne n'est pas femme au foyer, elle est free-lance.

Philippe disait « frilance » comme il aurait pu dire frigide. Ce qui n'aurait pas vraiment surpris Paulette.

Il les invita à passer au salon. La vieille dame s'installa sur l'affreuse bergère que Corinne avait retapissée elle-même. Huit mois de travail, et autant à l'entendre relater par le menu combien c'était pénible, le ponçage, les agrafes, et puis le poids de la chose qu'il fallait transporter à chaque fois à l'atelier ! Philippe la félicitait, avec ce petit air supérieur des hommes qui concèdent à leur épouse quelque passe-temps frivole.

Le bruit du téléviseur se fit plus présent. Un vacarme de moteurs et d'armes à feu. Corinne se recroquevilla sur le coin du canapé que lui abandonnèrent ses enfants. Elle tira sur sa jupe avant de verser de l'eau dans les trois tasses disposées sur la table basse.

— Et toi, Maman, tout va bien ? l'interrogea Philippe. Sylviane m'a dit que vous étiez allées au marché mardi...

Paulette trempa ses lèvres dans le thé brûlant. On passait aux choses sérieuses.

— Qui ça, tu dis ? Ah non, pas de marché non, ça fait bien longtemps que je n'y vais plus...

— Mais si Maman, elle est passée te prendre mardi tu te souviens ?

Paulette gloussa intérieurement.

Alexis renifla bruyamment avant de s'approprier l'assiette à biscuits qu'il emporta sur le tapis. Paulette se demanda si tous les jeunes d'aujourd'hui étaient comme ces deux-là : mal élevés et bêtes à manger du foin.

— Ah peut-être oui, peut-être... dit-elle sans grande conviction.

Corinne et Philippe se regardèrent. Celle-ci encouragea son époux d'un hochement de tête discret.

Paulette les imagina un peu plus tôt, lui lançant ses chaussures cirées, elle rentrant le ventre pour fermer sa jupe. Il devait hésiter, c'était sa mère quand même, et puis n'était-ce pas normal à son âge de perdre un peu la tête ? Elle avait dû le rappeler à l'ordre : enfin Philippe ! En manteau de fourrure un 14 juillet ! Perdue dans son propre jardin ! Que lui fallait-il de plus ? Il s'était sûrement rangé à son avis. Et puis, apercevant la plaquette commerciale des Hauts-de-Gassan, avait dû se dire que c'était un signe, avant de se promettre d'en parler à sa mère au déjeuner.

Philippe se racla la gorge :

— Maman, je m'inquiète un peu pour toi. Enfin, nous nous inquiétons. Tu vas avoir bientôt 85 ans et je me disais, enfin on se disait que peut-être...

— Oh non, mais tout va très bien, je t'assure ! Même le docteur Gaudet le dit...

Philippe baissa les yeux sur ses souliers vernis.

— Maman, le docteur Gaudet est décédé il y a bientôt dix ans...

— Comment ? Le docteur Gaudet ? s'indigna Paulette.

Corinne prit la main de la vieille dame, comme pour l'accompagner dans ce moment difficile. Mais le rictus au coin des lèvres de sa belle-fille n'échappa pas à Paulette. Corinne avait tout autant envie qu'elle de mettre un terme à ces déjeuners dominicaux qui n'amusaient personne. Tant mieux : sans le savoir, sa bru devenait sa meilleure alliée.

— Maman, la coupa Philippe, peut-être qu'il est temps pour toi d'aller dans un endroit, enfin... une maison où l'on pourrait prendre soin de toi au quotidien ? Sylviane est sympathique, mais elle ne peut pas tout...

Paulette repensa au parfum bon marché de Sylviane et à son air de fouine quand elle comparait le prix des carottes

sur tous les stands avant de se décider pour des aubergines. Non, c'était certain, Sylviane ne pouvait pas grand-chose.

Paulette feignit de ne pas comprendre.

— On nous a parlé d'un endroit très bien, poursuivit Philippe. Les personnes âgées qui y résident semblent très heureuses. Tu aurais ta chambre bien sûr, et puis il y a un restaurant pour les repas. Pas un self, non un vrai restaurant qui sert les gens à table, et pas seulement les résidents. C'est dans un petit village charmant, au calme...

Paulette sentit un frisson de plaisir lui parcourir l'échine. Elle s'y voyait déjà, savourant son thé dans le patio lumineux, le parc paysager se noyant dans la mer.

— Peut-être que tu pourrais faire un essai un mois ou deux et voir si ça te convient ? Et puis, on viendrait te voir, hein les garçons ?

Corinne hocha la tête avec encouragement. Alexis se leva et vint s'asseoir près de sa grand-mère. Sans doute espérait-il en tirer un peu d'argent.

Paulette exultait. Elle n'aurait jamais cru que cela fût si facile. Sylviane avait su se montrer convaincante. Elle la soupçonna même d'en avoir rajouté un peu.

— Eh bien... je ne sais pas trop, dit-elle sans grande conviction.

Et puis, pour donner raison à son fils tout en célébrant sa liberté retrouvée, Paulette se concentra et détendit ses sphincters. L'image de sa mère ouvrant le robinet pour l'inciter à y aller – c'est ainsi qu'elle disait, *y aller* – s'imposa à elle. Elle ouvrit de grands yeux étonnés alors qu'un liquide chaud dévalait la bergère et inondait le parquet.